

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ BOTANIQUE

DE LYON

COMPTES RENDUS DES SÉANCES

SECONDE SÉRIE

VI

1888 - 1893



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

GEORG, Libraire, rue de la République, 65.

1888



SÉANCE DU 3 JUILLET 1888

PRÉSIDENTE DE M. LE D^r BEAUVISAGE.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La Société a reçu :

Bulletin de la Société botanique de France; XXXV, compte rendu bibliographique B. — Journal de botanique, dirigé par M. L. Morot, II, 12, — Feuille des jeunes naturalistes, 213, 1888. — Bulletin de la Société d'Études scientifiques du Finistère, X, 1. — Actes de la Société linnéenne de Bordeaux, XL, XLI. — Société d'histoire naturelle de Toulouse, séance du 26 mai 1888. — Transactions of the New-York Academy of sciences, VII, 1, 2. — Botanische Zeitung, 25, 26, 1888.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne communication d'une lettre de M. ED. MARÇAIS remerciant la Société de l'avoir admis parmi ses membres.

M. KIEFFER présente :

Le *Scirpus compressus*, récolté à Décines ;

Le *Potentilla recta*, trouvé à Écully ;

Le *Salvia verticillata*, récolté sur les bords du Rhône, au mont Cindre et vers le ruisseau des Planches.

M. le D^r GUILLAUD rappelle que cette dernière plante a été semée, il y a déjà fort longtemps, par Estachy, sur la route de Monplaisir, à Sans-Souci. Elle y a très bien prospéré et s'y retrouve encore.

M. KIEFFER rencontre depuis quatre ans, dans un pré, au bord du ruisseau des Planches, l'*Aconitum Napellus*.

M. SAINT-LAGER montre deux plantes rares dans notre région, l'*Erica carnea* et le *Carex strigosa*, et, à ce propos, il présente quelques remarques sur la rareté de certaines espèces végétales.

La Bruyère carnée était déjà connue en Savoie, sur les pentes du Salève au-dessus de Cruseilles, vers Rumilly, Saint-Laurent, à Pontchy près de Bonneville; puis autour de Bramans et d'Avrieux-en-Maurienne. Elle a été trouvée plus près de nous au Mont-de-l'Épine, dont l'arête s'étend au sud du Mont-du-Chat.

Le *Carex strigosa* existe en plusieurs parties du centre, de l'ouest et du nord de la France. Jusqu'à ce jour, il n'a été observé dans le bassin du Rhône que dans un petit nombre de localités du Beaujolais, des environs de Thizy, et enfin près de notre ville, au fond d'un vallon boisé et humide qui s'étend au sud de Dardilly. Là, il vit en société avec le *Carex silvatica* auquel il ressemble par ses épis femelles longs et pendants, mais dont il diffère par sa souche rampante et stolonifère, par ses utricules à nervures saillantes, prolongés en un bec obliquement tronqué, et par ses épis femelles à fruits plus écartés. Ce dernier caractère le fait distinguer au premier coup d'œil de son congénère beaucoup plus abondant non seulement dans le vallon de Dardilly mais encore dans toutes les localités où les deux espèces coexistent.

Si l'on examine d'une manière détaillée la distribution en Europe des *C. silvatica* et *strigosa*, on voit que le premier est commun, tandis que le second est relativement rare, quoi qu'il soit aussi richement fructifié et qu'en outre, grâce à sa racine rampante et stolonifère, il puisse plus facilement s'étendre de proche en proche.

Tous les naturalistes admettent, avec Darwin, que les êtres dont l'organisation est le mieux adaptée aux conditions extérieures l'emportent nécessairement dans la lutte pour l'existence sur leurs rivaux moins bien doués. Mais lorsque nous voulons donner une démonstration expérimentale de cette vérité que notre esprit conçoit à *priori*, nous sommes souvent fort embarrassés de dire quel est l'avantage conféré par telle ou telle autre conformation organique et même, en certains cas, notre esprit se heurte à des antinomies qui, sans doute, ne sont qu'apparentes et tiennent à notre ignorance.

Parmi les Avoines qui vivent à l'état sauvage dans notre région, la plus commune est assurément l'*Avena elatior*. Pourtant, comme elle n'a dans chaque épillet qu'une fleur fertile, elle semble moins favorisée sous le rapport de l'aptitude à la dissémination que les Avoines à deux fleurs fertiles et, à plus forte raison, que celles qui ont de 3 à 9 fleurs fertiles.

On serait porté à croire que le nombre des étamines contenues dans chaque fleur est une condition avantageuse sous le rapport de la fécondation, cependant la Flouve odorante qui n'a que deux étamines, et trois de nos *Vulpia* qui, par avortement,

n'en ont qu'une ne sont pas moins prolifiques que les autres Graminacées vivant dans les mêmes lieux que celles-ci. La *Salvia pratensis* qui n'a que deux étamines est la plus répandue des Labiées de notre pays.

Il est généralement admis que la légèreté des achènes à aigrette favorise leur dissémination. Nous savons en effet que les Composées pappifères occupent une aire très étendue à la surface de notre planète et, en outre, sont représentées sur chaque territoire par un grand nombre d'individus. Toutefois, l'aptitude à la propagation est très variable; tandis que l'Érigeron du Canada et le Seneçon vulgaire ont envahi toutes les contrées habitées, d'autres, telles que *Crepis præmorsa*, *Willemetia aparigioides* restent confinées en quelques localités peu nombreuses.

D'un autre côté la Jacée, qui est la plus commune de nos Centaurées, est dépourvue de l'aigrette qui contribue à donner de la légèreté aux achènes de la plupart de ses congénères.

Dans ce cas, aussi bien que dans tous les autres similaires, quel est donc le *critérium* de l'aptitude à la propagation? Faut-il désespérer de le trouver et serons-nous toujours réduits à répondre, comme les médecins à propos de la vertu dormitive de l'opium, que les plantes qui se propagent le plus facilement sont celles qui ont la qualité la plus prolifique?

M. KIEFFER répond que les *Vulpia* étant cléistogames, la fécondation s'effectue plus sûrement que dans les espèces qui ne le sont pas.

M. le D^r BEAUVISAGE fait observer que le degré de perfectionnement ne consiste pas dans le nombre d'organes, mais dans la qualité de ces organes. Ainsi, parmi les Dicotylédones, par exemple, si l'on compare les Dialypétales aux Gamopétales, les Supérovariées aux Inférovariées, on voit que le nombre relatif des étamines est visiblement en raison inverse du degré de perfection, dans l'immense majorité des cas. Chez les Dialypétales supérovariées, les fleurs polystémonées, diplostémonées ou au moins pléiostémonées sont de beaucoup les plus nombreuses; chez les Dialypétales inférovariées, les fleurs isostémonées se rencontrent beaucoup plus fréquemment. Chez les Gamopétales supérovariées, l'isostémonie et la méiostémonie sont habituelles, la diplostémonie rare, la polystémonie tout à fait exceptionnelle; enfin, chez les Gamopétales inférovariées,

l'isostémonie est absolument la règle, et la méiostémonie caractéristique des Valérianacées y aboutit à la monandrie.

De même parmi les Monocotylédones, c'est chez les Inférovariées irrégulières, Zingibéracées et Orchidacées, qu'il faut chercher la plus grande réduction habituelle de l'androcée. Dans la plupart des familles on trouve des genres où le type floral est réduit quant au nombre des étamines, et ces genres présentent presque toujours quelque caractère de supériorité sur les autres.

Ainsi la Sauge des prés, que vient de citer notre honoré collègue, n'a, comme toutes les Sauges, que deux étamines, et même une seule loge fertile à chaque anthère ; mais elle offre une merveilleuse adaptation à la fécondation croisée par l'intermédiaire des insectes, et ses deux étamines ont une organisation beaucoup plus compliquée, beaucoup plus parfaite que celle des quatre étamines de la plupart des Labiées. Les Labiées elles-mêmes, par leur irrégularité, leur didynamie, leur pauciovulie, déjà dues à un degré avancé d'adaptation, sont plus perfectionnées que les Boraginacées régulières et isostémonées, ou que les Solanacées régulières, isostémonées et multiovulées.

On pourrait faire des comparaisons analogues à propos du gynécée : le nombre des carpelles et celui des ovules tend à diminuer avec le perfectionnement de l'organisme.

La reproduction, assurée chez les types inférieurs par le grand nombre des organes et des éléments sexuels, est garantie chez les supérieurs par la complication anatomique, la division du travail, la localisation des fonctions, l'adaptation de plus en plus parfaite de l'appareil floral à des conditions spéciales de fécondation : tout cela permet une grande économie organique que la nature tend à réaliser partout. La Cryptogamie et la Zoologie nous offriraient également de nombreuses preuves de cette tendance constante. Mais, pour nous en tenir au point en question, nous pouvons dire que, d'une manière générale, l'oligandrie est un caractère de supériorité évolutive, comme la gamopétalie, l'épigynie, l'irrégularité, la pauciovulie, auxquelles elle est si habituellement associée.
